

Benoît Conort

Le cri du lézard



Champ Vallon
recueil

Benoît Conort, *Le cri du lézard*, Champ vallon, 2025

Le cri du Lézard est un cri silencieux : celui d'un animal fragile et éphémère qui meurt en suffocant dans le silence. C'est ce cri inaudible que le poème voudrait ici faire entendre, le très vieux cri de douleur que l'on porte en soi et que l'on garde tu, méconnu, coincé dans la gorge la vie durant : cri de naissance, ou déjà de mort, n'est-ce pas presque pareil, tant l'intervalle est mince qui sépare la naissance de l'agonie ? C'est ce cri d'un assourdissant silence que la poésie a seule la capacité d'articuler dans la singulière langue coupée qui est la sienne. C'est elle qui en creuse le secret dans la chambre d'écriture.

Hors de cette chambre aux quatre murs nus, le réel se réduit à peu de choses : un monde désolé, une espèce de « gaste pays » ravagé et sur lequel la nuit tombe. On n'y découvre que des objets inertes, et les présences humaines s'y estompent, aussi bien que la nature familière qui paraît s'être éloignée. C'est un monde que l'on dirait fait de souvenirs flottants qui se diluent dans la brume. Le je lyrique passe en revue les ombres de sa vie perdue : des débris emportés et déjà à demi noyés dans le silence. « Trop d'ombres s'allongent dans le soir. » écrit-il. Et sa voix semble devenir la voix même du temps perdu. L'espace désolé qu'il évoque est un canton du temps : un temps d'après, quand la maison d'enfance a été fermée, vidée, vendue, et quand ont disparu avec elle les silhouettes de présence chères.

C'est alors que se donne à entendre, comme sorti des murs, le cri du lézard qui vient faire vibrer le silence des lieux et des choses. On l'entend lorsque l'idée de la mort se fait stridente pareille à ce cri inaudible mais qui perce l'ouïe... La cervelle souffre ; elle semble déjà froide ; elle perd le fil et n'a plus la force de se

dégager de l'espèce de mazout épais où l'idée de vivre s'est engluée comme les ailes trempées de cambouis d'un cormoran... L'existence est alors menacée de suffocation, réduite à des débris, et bientôt confinée dans le désert d'une chambre de malade, la « chambre 111 » où son seul salut va dépendre de la fenêtre et d'un peu de bleu entrevu là-haut.

En effet, la folie menace cette vie que déjà la mort aspire et immobilise. L'effroi a le regard pétrifiant de Méduse. Et pourtant la douleur ne se réduit pas à cette fixation mortifère : dans l'inertie même, la souffrance fait mouvement vers un vœu d'effacement, de douceur et de confusion confiante avec l'en allée paisible du temps. Le regard et le cœur se tournent vers la fenêtre où s'ouvre le ciel. C'est alors que celui qui n'attend plus rien sort de sa nuit et redécouvre la lumière du jour. Il en reconnaît les moindres changements. Il sait qu'il ne reste rien d'autre...

Depuis plus de trente ans, Benoît Conort creuse le même sillon noir et chacun de ses livres est une traversée nocturne. Mais il semble que celui-ci, qui descend profond parmi les ombres, ouvre plus que les précédents sur la promesse d'une aube qui ne serait après tout qu'une promesse de blancheur : juste un « point du jour ».... Il prend par là une valeur testamentaire en donnant à entendre à la fois une sorte de consentement apaisé à l'irréversible et une attention au monde proche.

Jean-Michel Maulpoix